

LISE DEMERS

Le poids des choses ordinaires



ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Le poids des choses ordinaires

De la même autrice

Romans

La leçon de botanique, Lanctôt éditeur, 1996

Doubles vies, Lanctôt éditeur, 1997

Gueusaille, Lanctôt éditeur, 1999

Le poids des choses ordinaires, Les Éditions Sémaphore, 2003

Gueusaille, nouvelle édition, Les Éditions Sémaphore, 2017

Nouvelles

« L'Heure Giacometti », *Mæbius*, n° 80, 1999

LISE DEMERS

Le poids des choses ordinaires

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514 826-1594
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca
f EditionsSemaphore @editionssemaphore edsemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-90-7

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2023

© Les Éditions Sémaphore et Lise Demers
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

AVANT-PROPOS

Vingt ans déjà

Lorsque mon équipe me proposa de republier *Le poids des choses ordinaires* pour souligner les vingt ans des Éditions Sémaphore, j'ai d'abord hésité. J'hésitai encore devant la demande d'en signer moi-même l'avant-propos : ce genre d'exercice relève habituellement d'une autre plume que celle signant le texte à l'honneur et je n'avais encore jamais mis ma propre production à l'avant-plan. Mais l'idée n'était pas folle.

En effet, la parution de ce roman en 2003, qui n'aurait jamais vu le jour sans une bonne dose d'audace, était en soi un geste fondateur : non seulement s'agissait-il du tout premier titre du catalogue de Sémaphore, mais ce texte — autant par les conditions de sa publication que par son contenu — indiquait le ton que prendrait ma toute jeune maison, prête à ouvrir la voie à des textes qui ne font pas d'emblée consensus.

Ce désir de « brasser la cage » couvait depuis un certain temps déjà, résultat de plusieurs constatations sur le milieu du livre québécois et sur le silence autour de l'œuvre magistrale de Gilles Hénault, dont j'étais dépositaire depuis son décès en 1996.

L'œuvre de Gilles Hénault

Pour redonner une place prépondérante à la pensée de Hénault, il me fallait non seulement récupérer ses droits accordés à diverses instances, mais aussi faire l'inventaire de ses archives afin de publier les textes dénotant l'étendue et la profondeur de son apport à l'évolution de la littérature et de la société québécoise — pour en avoir un aperçu, il suffit d'aller visiter, sur le site Web de Sémaphore, la galerie virtuelle *Cent ans, cent regards* soulignant le centième anniversaire de Gilles Hénault en 2020 par des témoignages de poètes vivants et des documents d'archives inédits retraçant sa vie et son œuvre.

Rassembler les textes publiés, inédits et autographes de Hénault était une entreprise ambitieuse, qui en a valu le coup : nous comptons désormais cinq titres dans la collection *la vie courante* qui lui est consacrée, et de plus en plus de ses textes reviennent à l'étude tant au Québec qu'en Europe. Et le travail continue.

Ainsi, dans son essence, la maison d'édition est tributaire de l'œuvre de Hénault, et le choix de son nom n'est pas fortuit : il réfère directement au poème-recueil *Sémaphore* publié en 1962, que Jacques Brault qualifiait « d'une des plus belles suites de la poésie québécoise ».

Selon les définitions, un sémaphore est un dispositif établi sur la terre ferme permettant de communiquer avec des navires, qui prend la forme d'un alphabet dont chaque lettre est transmise par la position des bras et des mains tenant un fanion coloré afin de composer un mot, d'où notre logo ; c'est aussi le signal mécanique lumineux autorisant un train à passer ou à s'arrêter et, depuis la sophistication de l'informatique, ce mot est un code donnant accès à des données sensibles. Chez Hénault, le mot signe, ses dérivés ou ses synonymes tiennent une place capitale, telle une sorte d'avertissement au lecteur. *Signaux pour les voyants*, son œuvre poétique, et tous ses textes en prose en témoignent et s'adressent à ceux qui ne craignent pas d'ouvrir les yeux et de déchiffrer un autre aspect de la réalité.

Lire Hénault, c'est se rappeler que l'art, la pensée et la société doivent être mus et se mouvoir librement, pour éviter l'atrophie sous toutes ses coutures. De même, les Éditions Sémaphore s'insurgent contre toutes formes de censure et tendent à offrir des points de vue différents pour dessiller notre regard sur le monde.

Le poids des choses ordinaires

Ce texte est mon quatrième roman, les trois premiers, *La leçon de botanique*, *Doubles vies* et *Gueusaille* ayant été publiés chez Lanctôt éditeur.

Le poids des choses ordinaires porte sur le pouvoir, tous les pouvoirs, personnifiés par quatre protagonistes ayant vécu ensemble un événement tragique durant leur enfance. L'histoire se déroule la journée où la Nation rend hommage à Marceau.

Il y a donc Marceau, un universitaire arrogant, méprisant, au sommet de sa gloire, directeur d'une chaire d'études et qui, au fil des ans, a placé dans tous les secteurs importants reliés au savoir ou à la culture ses élèves, qui lui sont tous redevables de leur carrière. Son but : créer une pensée unique garante de l'identité nationale, telle qu'il la conçoit.

Il y a le ministre Vincent Lavigueur, l'avocat idéaliste et de gauche devenu politicien et qui, au fil des ans, a troqué à force de compromissions ses rêves de justice sociale pour le confort de sa limousine. Maintenant alcoolique, mis sur une voie de service honorifique par le premier ministre, il doit prononcer un discours lors de l'hommage à Marceau, qu'il respecte peu. Venant de lire un pamphlet d'Édouard vilipendant Marceau, il s'inquiète d'être à son insu lié à un scandale.

Il y a Catherine, la cousine pauvre d'Édouard, qui passe durant sa jeunesse un mois d'été au chalet de son oncle et de sa tante, découvrant la sournoiserie des classes sociales et les premiers émois amoureux. Au fil des ans, elle mène une vie plutôt chaotique, parfois aidée financièrement

par Marceau, jusqu'au jour où elle triomphe au théâtre. Désormais appelée *la grande Catherine*, icône de la Nation, elle se retire du monde à la suite de la mort de son fils. Toujours en lien avec ses amis d'enfance, elle se demande vers qui ira sa fidélité alors qu'un pamphlet d'Édouard, annonçant une conférence de presse et un appel à la mobilisation contre Marceau, vient de lui être livré.

Il y a Édouard, un journaliste d'enquête, fils de bonne famille déshérité par son père. Il quitte le barreau avant la fin de ses études, car il refuse d'entrer dans le système, convaincu que vouloir le changer de l'intérieur est un leurre. Au fil des ans, il se voit banni des principaux médias, acculé à la pauvreté, mais, poursuivant ses enquêtes, il élabore un organigramme qu'il nomme *l'arbre généalogique de la sclérose d'un peuple*. Malade, sa conférence de presse promet une révélation inimaginable et horrible.

Bref, ce roman parle d'une clique de fervents zélés dirigés, voire manipulés par un cerveau avide de pouvoir absolu dans tous les domaines, intellectuel, créatif et financier. C'est une histoire inventée, un mélange d'imagination et de réalité. Et pourtant, une histoire dérangeante il y a vingt ans...

Sémaphore, d'hier à aujourd'hui

Après avoir fait lire mon texte à plusieurs connaissances du milieu littéraire, j'en conclus rapidement que le sujet, voire le thème du roman, était irrecevable. Ce constat sembla se confirmer par le refus des éditeurs auxquels le roman fut soumis. En fait, la seule maison d'édition qui s'était montrée intéressée à le publier me demanda de retravailler certains passages et personnages. Ce que je fis, de toute évidence pas assez en profondeur : le dernier entretien avec la directrice m'apprit qu'un membre du comité de lecture (un professeur) était outrageusement choqué par le traitement du personnage Marceau et par ma peinture du milieu

culturel et universitaire. Elle ne pouvait aller contre ses commentaires et, aujourd'hui, je la remercie de m'avoir suggéré ce titre magnifique : *Le poids des choses ordinaires*.

Ce dernier refus, aux motivations claires, m'ébranla : étions-nous retombés dans cette atrophie généralisée qu'avaient combattue Hénault et ses pairs sous l'ère duplessiste, au point où on n'osait plus offrir des textes qui choqueraient la vache à lait des arts au Québec? Publier et créer ma maison d'édition me sembla la voie à suivre, d'autant plus que j'avais déjà été, dans les années 1970, directrice de collection chez l'Éditeur officiel du Québec et que le goût pour ce travail ne m'avait jamais quittée.

En somme, rééditer *Le poids des choses ordinaires* en guise de célébration, disions-nous, tombe sous le sens, puisque ce roman a initié et traduit toujours la vision éditoriale de Sémaphore : donner à lire des œuvres littéraires portant sur des sujets rarement traités, parfois tabous, ou bien connus mais présentés sous un point de vue inusité, sans jamais faire la morale.

En vingt ans, Sémaphore s'est doté d'un catalogue pérenne, d'une équipe solide et respectée, d'une signature visuelle continuellement appréciée. La maison a su s'adapter aux aléas du monde sans pour autant baisser sa voix, en créant par exemple sa collection *Mobile* (autre référence à un poème de Gilles Hénault) en pleine pandémie, avec des textes hors norme et hors mode, et pourtant essentiels à la compréhension de notre société et à la mise en valeur de la beauté, ce rempart contre la morosité.

Et aujourd'hui? *Le poids des choses ordinaires* traite de sujets toujours d'une cuisante actualité et met en lumière le chemin parcouru depuis sa parution. La société a-t-elle vraiment avancé? Le progrès, dans les domaines de la science, des finances publiques ou des créations culturelles, a-t-il débouché sur le mieux-être collectif de la population ou contribué au nivellement de la pensée vers un conformisme de bon aloi?

À l'aune du climat social actuel où les dénonciations tous azimuts s'étendent avec vigueur et paralysent non seulement les créateurs, mais tous ceux dont le métier en dépend, rééditer ce roman affirme la dissidence de Sémaphore. Et son slogan : *Dire autrement la vie, la société* prend tout son poids.

Avec ce vingtième anniversaire, Sémaphore confirme sa place dans le milieu littéraire et son désir de continuité, pour offrir encore longtemps une contrepartie à ce poème de Gilles Hénault publié en 1960, dans *Cahier pour un paysage à inventer* :

Conseils d'un censeur à un jeune écrivain

Ce que tu oses penser, ne le dis pas.

Ce que tu oses dire, ne l'écris pas.

Ce que tu oses écrire, ne le publie pas.

Ce que tu oses publier, ce sera très bien : incolore, inodore, sans saveur (de la quintessence de banalité). Peu importe que tu aies sous les yeux une réalité autrement délétère. Notre rôle n'est pas de voir la réalité, mais d'en donner une image inoffensive.

Lise Demers, octobre 2022

À mes petits-fils Cédrik, Xavier et Renaud

Ni le plaisir, ni la gloire, ni le pouvoir :
mais la liberté, rien que la liberté...

FERNANDO PESSOA, *Le livre de l'intranquillité*

Quant à l'action, qui maintenant va commencer,
elle se passe en Pologne, c'est-à-dire Nulle Part.

ALFRED JARRY, discours prononcé avant la
première de *Ubu Roi*

CHAPITRE I

Au sommet, tu avais deviné mon corps embrasé, dis?

« Ah ! merde, encore cette histoire ! » criai-je en me tournant vers la porte capitonnée de mon bureau à la maison, où je me tenais, debout et seul. Cette question de Catherine stoppa la répétition de mon discours à livrer le soir même. Exaspéré et brusquement déconcentré, je fermai les yeux et revis Catherine durant sa thérapie me raconter pour une millièmè fois :

Dès l'aube, nous étions prêts, armés. Dissimulés derrière le mur avec notre attirail hétéroclite, nous t'attendions. Vincent rouspétait tout bas, se frappait les cuisses et trépignait d'impatience. Tu voulais prendre sa place, toi, l'incapable d'arriver à l'heure? Édouard haussait les épaules et détourna lentement son regard vers la forêt où il nous faudrait bientôt avancer à la queue leu leu. Vincent l'énervait, l'idée de l'expédition encore plus. À contrecœur, il s'était rangé derrière toi, pour éviter de montrer sa faiblesse et s'endurcir. S'amuser à faire des prisonniers et à les torturer ne l'emballait pas. Alors que toi... Avec tes plans et tes histoires, tu dégageais une énergie folle qui empourprait tes joues et illuminait tes yeux. Tu y croyais tellement à tes chimères, à tes jeux d'adultes. Tu savais les inventer avec un tel plaisir orgueilleux que ne pas te suivre, c'était passer à côté du bonheur. Et nous voulions être heureux. Tous. Et moi? J'avais supplié Édouard de m'emmener

avec vous, juré de ne rien révéler, pas même à Fusain quand il viendrait se blottir contre mon ventre. Et quand tu es arrivé, dédaigneux de notre inquiétude et de notre empressement, une chaleur plus vive que tous les câlins et les ronrons de Fusain réunis m'obligea à baisser les yeux, à cacher mon émoi.

Ce rappel du passé tombait mal et risquait de libérer des émotions indésirables en ce jour de fête. Le miroir me renvoyait l'image d'un personnage ridicule suant à grosses gouttes, quasi méconnaissable sous un rictus ne valant pas deux sous. J'étais grotesque et cela me fit horreur. Je tombai lourdement dans mon fauteuil, les bras sur les accoudoirs, les jambes tendues raides, prêt à tout pour chasser l'image de Catherine.

L'horloge marquait onze heures et quart. Il était donc onze heures, suivant mon habitude d'avancer les aiguilles, manie pratiquée depuis les débuts de mon professorat et qui me valut bien des quolibets. Qu'importe ! J'arrivais à l'heure dite et repartais à l'heure convenue. Que d'efforts pour me discipliner, puisque par tempérament j'arrivais et repartais à l'heure voulue. La ponctualité étant signe de noblesse, valait mieux la pratiquer avec aisance. Ainsi en avais-je décidé et cela avait drôlement perturbé mes élèves. Selon mon humeur et en fonction des dispositions naturelles de l'étudiant, je le jugeais à l'heure ou en retard. Quel imbroglio existentiel ne devait-il pas régler ! Arriver à l'heure normale et sembler en retard de quinze minutes et au-dessus de son affaire, ou arriver à l'avance et faire le pied de grue en paraissant attendre sincèrement mes avis dont son avenir dépendait. Certains matins, il pouvait y avoir jusqu'à cinq étudiants occupés à palabrer sur l'heure de leur rendez-vous, lorsque j'arrivais joyeux et l'air étonné de les voir.

Mais je ne suis pas dupe. D'une année à l'autre, les élèves se passèrent le mot et ce que Vincent avait nommé mon agressivité passive devint une habitude chiante, une simple fantaisie, une lubie. « À l'heure du prof ? » entendais-je parfois dans les couloirs et cette remarque me remplissait d'aise. Mon caprice était entré dans les mœurs et dans mon for intérieur, je répondais : *Oui, à mon heure, petit freluquet.*

D'un bond je repris pied. Face à mon miroir et en bombant légèrement le torse, je m'appliquai à pratiquer mon discours :

— Monsieur le ministre, monsieur le maire, monsieur le recteur, monseigneur, distingués collègues, estimés confrères, chers étudiantes et étudiants... Vraiment, je suis profondément ému aujourd'hui. Vos témoignages de reconnaissance et votre gratitude traduisent, mieux que je ne saurais l'exprimer, l'incalculable estime dans laquelle vous tenez notre profession. Devant un tel aréopage de penseurs et de décideurs qui font la gloire de notre institution et de notre pays, vous me voyez confondu — eh oui, le mot est exact ! Tant d'éloges pour avoir, somme toute, fait ce que dois pour l'honneur et la tradition.

Le miroir reflétait enfin l'image recherchée, alliant le geste pondéré à la voix convaincante. J'avais réussi, après des heures de pratique soutenue, à trouver le ton juste et naturel. Cependant, j'hésitais encore entre faire une pause de quelques secondes ou enchaîner. Il me semblait que le rappel subtil de notre devise méritait, sinon des applaudissements, du moins quelques rires intelligents. Allez savoir ! Les mœurs avaient bien changé depuis mon entrée dans le corps professoral et ce n'était pas faute d'avoir tenté de maintenir tradition et discipline.

La suite de mon allocution était d'une belle eau. Des phrases bien senties, entremêlées d'anecdotes fines et de judicieuses remarques, composaient un survol de ma carrière au service du savoir. Mes remerciements n'étaient ni trop longs ni trop courts. Juste ce qu'il fallait et cette justesse, conquise par le remaniement d'une dizaine de brouillons, méritait d'être citée à tous les écrivailleurs de discours de clôture, fussent-ils politiciens ou animateurs de colloques.

J'étais fier de mon texte, je l'avoue sans honte, car la fausse modestie m'horripile. Toutefois, une légère hésitation, au moment où je rendais hommage à mon ancien directeur de thèse aujourd'hui décédé — Dieu ait son âme — semblait contredire l'enthousiasme respectueux que je tentais de communiquer. Un détail à mettre au compte de l'émotion

pour les uns, un détail révélateur pour les autres au fait de notre inimitié. J'avais, à l'époque, m'imaginant que la mort du Tyran m'ouvrait une liberté intellectuelle, osé écarter quelques-unes de ses références et de ses idées directrices. Quelle tête brûlée étais-je pour naïvement croire que je pouvais, en toute sincérité parce que hors de propos, passer sous silence nombre de ses assertions ! Il me donna une formidable leçon d'éthique, en m'obligeant à ouvrir mon sujet en cercles concentriques que je devais meubler de citations extraites de ses travaux et de ceux de mes professeurs, un jour mes confrères émérites. Sans lui, je n'aurais pu transmettre ce code à mes étudiants et la bibliographie de leurs travaux, autant que des miens, ne serait certes pas aussi savante et détaillée.

Dite ainsi, la chose paraît inélégante et brutale. J'avais cependant trouvé une formulation pour rendre à César ce qui lui appartenait, sans disserter sur les bienfaits de la méthode, me limitant à reconnaître à la fois son influence et l'importance de la solidarité au sein du corps enseignant. Or, voilà bien ce qui me chicotait avec cette malencontreuse hésitation. Mon discours devait être modeste, unificateur, et ne laisser transparaître rien de plus ou de moins que ce que je disais, ne faire l'objet d'aucune interprétation, éviter toute récupération par un clan ou un autre. Bref, atteindre cette remarquable neutralité que d'aucuns nomment ma proverbiale objectivité. Rien ne devait être laissé au hasard et je recommençai à répéter mon texte trois autres fois avant de redevenir ce que je devais être : une humble sommité louangée par les notables du pays.

Enfin, je respirais librement, maître de moi, en accord harmonieux avec ce refuge qui me reflétait mieux que toutes les glaces du monde. Mon œuvre-bureau qu'avec l'âge je contemplais, sinon amoureuxment, du moins avec une infinie tendresse : quatre murs emplis de livres bien rangés, étiquetés, aimés. Tout un pan réservé à ma production intellectuelle et aux archives de mon Centre de réflexion sur le patrimoine et de ma Chaire en sociologie comparée de la culture. Mes compagnons d'armes, plus fidèles que mes amis, plus sincères que mes maîtresses, plus

exigeants que ma femme. Mes boucliers, au jour des grandes batailles ; ma nudité, les soirs de solitude quand l'extravagance du vent me ramène à la violence de Catherine, à son immonde appétit de vivre. D'elle, je n'ai conservé que cette photo en noir et blanc montée dans un cadre d'argent, là, à moitié cachée par les dossiers ouverts sur ma table de travail. Nous formions alors la bande des quatre et Catherine était notre mascotte. Du moins, est-ce ainsi que je persiste à la voir bien que, sur cet instantané médiocre, la tristesse de ses yeux et cette façon langoureuse de repousser le bras de Vincent autour de son cou, tout en m'attirant vers elle, démentent cette allégorie de l'amitié.

Le lendemain de la prise de cette photo, à l'été 1967, la marée montante allait nous surprendre en revenant du rocher Percé, soudainement entourer nos chevilles de ses lames glaciales et tranchantes. Sauve qui peut ! Commença l'ascension périlleuse de la falaise dans le grondement féroce des vagues masquant nos cris, étouffant le hurlement d'Édouard coincé sous une arrête, happé par la mer et repêché inconscient par des marins de retour de l'île Bonaventure et qui avaient tout vu tout prévu. Un instinct animal nous poussait, Catherine, Vincent et moi, à tâtonner avec nos mains ensanglantées vers une faille ou une saillie où s'agripper pour se hisser et poser, avec une lenteur extrême, un bout d'espadrille dans le trou étroit que l'autre pied venait de creuser dans les strates rougeâtres du roc s'écaillant en fines lamelles.

Près du sommet, des gens affolés tirèrent à bout de bras nos corps épuisés et nous frictionnèrent en nous engueulant pour notre sottise témérité, en nettoyant nos plaies vives moins douloureuses que notre amour-propre blessé. Ce soir-là dans la tente, je dédaignais sous des airs d'incompréhension les élans fougueux de Catherine et j'entendis, humilié, la victoire facile de Vincent lui arrachant un long râle agonique de plaisir. Ce premier cri rauque, mon étalon de mesure désormais. Au petit matin, enroulée dans son sac de couchage, elle m'avait lancé, entre deux gorgées de café :

— J'ai fait mon deuil de toi. J'ai choisi la vie.

— Ouais, une vie de pute, tu veux dire!

À peine avais-je fini de claironner que je recevais sa tasse par la tête et qu'Édouard s'abattait sur moi à grands coups de pieds et de poings. « Tu vas avaler ça! » qu'il me criait, réveillant Vincent. Moi, j'en remettais, ratatinais leur amour naissant, réduisais leur nuit de noces à une simple botte. Enfin Catherine, par ses cris et ses supplications, nous sépara et personne ne répondit aux questions de Vincent. En moins de deux, nous quittions Percé et la fin de l'été. À l'automne, j'entrais à l'université. Vincent ne sut jamais rien de la dispute.

Étonnant que j'aie conservé soigneusement cette photo de vacances qui commémore, pour Vincent, ma défaite, pour Catherine, ma trahison et pour Édouard, la fin de notre amitié. L'éclatement de la bande des quatre. Oh là là! Défaite, trahison, éclatement! Que de mots pompeux, soudain, pour décrire cette tragi-comédie si ordinaire, jouée de tout temps par des amoureux amateurs se prenant pour des dieux de l'Olympe.

Tout ça me rappela soudain Antoine Turcotte. « N'est pas issu de la cuisse de Jupiter qui veut », avais-je noté un jour sur sa copie d'étudiant. Insulté, le geste ample, il avait plaidé sa cause comme un vulgaire vol à l'étalage. Réécrire *Hamlet*, l'adapter à notre modernité, voire à notre patois, m'expliquait-il, voilà la voie de notre avenir! Transposer l'action ici et maintenant n'est rien quand une œuvre est éternelle. Hélas, de talent, je lui reconnaissais celui d'avocat du diable, pas de dramaturge, mais j'avais haussé d'un cran sa note pour lui éviter l'échec et ne plus avoir à l'endurer assis au dernier rang dans ma salle de cours. Ai-je eu tort? Aujourd'hui, il troque ses projets et hypothèque son théâtre contre des partenariats avec des entreprises douteuses et pontifie sur les ondes de Radio-Dissidence, tout en payant bien mal ses comédiens, me suis-je laissé dire. Sérieux et gueulard, il me contredit par des phrases assassines. Hier encore, il s'en prenait à ma « Critique de la raison impure »,

ridiculisant mon mysticisme qu'il apparentait au culte de la Vierge, me citant à l'évidence hors contexte.

Et ce soir? A-t-il accepté l'invitation des organisateurs? Vais-je l'entendre ricaner et persifler pendant les éloges? Et combien d'autres le siffleront et assisteront à la cérémonie parce que c'est un événement où être vu confirme votre position sociale? Belle affaire! Pourquoi m'inquiéter d'un prétentieux quadragénaire, coqueluche de l'heure, vérolé et pestiféré demain peut-être? À m'attarder sur son sort, c'est l'hommage à ma vie entière que je méprise et mes pairs de surcroît. C'est l'institution, tel que je l'ai défendue avec acharnement, selon mon idéal, mes valeurs morales et mon code d'éthique, que je renie. Trente années de carrière à piocher sur les têtes rebelles à la beauté et aux règles du style et du bon goût sous prétexte d'académisme, à maintenir sous le boisseau la révolte, le verbe anarchique et l'envolée des tabous sous prétexte de nouveauté. Des preuves? Qu'ai-je besoin d'autres certitudes, moi dont les essais et les critiques garnissent les bibliothèques savantes! Oh! Pas mon œuvre complète, soyons réaliste. Ici même, il me manque quelques exemplaires, des livres prêtés jamais rendus. Mais l'ensemble de ma production occupe bien un bon trois mètres carrés et ce n'est pas fini. Sur ma table reposent des textes à peaufiner, dont celui de ma conférence sur l'impact des œuvres du cardinal Grandberger dans la littérature populaire. Sujet inédit qui exigea de mes élèves un effort de recherche considérable. Et ce n'est que la pointe de l'iceberg. J'ai tant de projets en tête et de collaborations prestigieuses à honorer! Et enfin le temps de signoler mes émissions de radio et mes articles de vulgarisation pour la presse. Prendre sa retraite n'est pas chômer, que diable!

De nouveau ragaillard, face à mon miroir, le torse légèrement porté à l'avant, je répétais avec conviction mes remerciements. J'avais, à midi, retrouvé mon air imposant, quoique l'estomac dans les talons. Je replaçai la photo de Catherine bien en vue sous ma lampe de travail. La même question me traversa l'esprit. *Au sommet, tu avais deviné mon corps embrasé, dis?* J'ai toujours refusé d'y répondre, usé de faux-fuyants,

d'aveux mitigés, de colère aussi quand Catherine insistait et me brusquait par ses interprétations faussement psychologiques. Aujourd'hui comme hier, je maintiens que le drame de la ferme à Blondeau n'est pas le déclencheur de ce que nous sommes devenus, mais le révélateur de qui nous étions. Et je m'opposerai avec virulence à Catherine, Vincent ou au fin finaud d'Édouard s'ils s'aventuraient à expliquer nos vies par cet événement. De cette fameuse journée, je n'ai gardé que des souvenirs essentiels dont certains détails contredisent ceux des autres. Un seul point fait l'unanimité : le drame de la ferme à Blondeau a scellé notre silence. De nous tous, Catherine en fut la plus touchée. Normal, elle était une fille et aujourd'hui encore, j'affirme qu'elle n'avait pas sa place parmi nous. C'était une expédition de gars.

— Obligé d'amener ta cousine ? avais-je demandé à Édouard, fâché, en arrivant, le visage strié de sueur et l'air menaçant.

— Ouais ! Elle peut en prendre, je t'le garantis. Pis elle court plus vite que nous tous, tu verras.

— Capable, pas capable. C'est pas une affaire de fille. Dis-le-lui, Vincent.

— Catherine est différente des autres filles. Pis, c'est vrai, elle est capable d'en prendre, tu peux me croire.

— OK. Mais venez pas chialer après si ça tourne mal.

Vincent et Édouard s'étaient regardés, indécis quelques secondes, avant d'affirmer qu'ils étaient prêts. Sans plus attendre, je m'éloignai vers la forêt, donnant ainsi le signal du départ. Telle se déroula ma première vraie rencontre avec Catherine. Elle avait quatorze ans, les cheveux noirs attachés en queue de cheval et un trou dans son jean. Heureusement pour elle, j'étais déjà loin quand elle me traita de petit baveux. L'organisation de l'expédition avait été minutieusement préparée par Vincent selon mes plans. Il s'agissait de se rendre du côté de la ferme à Blondeau, à l'orée du village voisin plein de jeunes voyous qui nous narguaient les fins de semaine. Sûr qu'on tomberait facilement sur l'un d'eux pour le faire

prisonnier, le jeter dans la mare aux couleuvres, l'attacher au bouleau près de la dune, l'enduire de miel et de mélasse et le flageller avec des branches de sapin. Vincent connaissait parfaitement la forêt et il n'y avait pas deux minutes que nous marchions en silence, l'un derrière l'autre, que je lui cédaï la direction du groupe. C'était tout naturel, si nous voulions parvenir au sommet sans nous faire voir ou flairer par les chiens à Blondeau. Catherine fermait la marche, en sautillant allègrement sur le sentier balisé et piétiné par nous. Une heure plus tard, près d'un sapin tout ébouriffé, nous lapions l'eau du ruisseau comme des chiots excités.

La ferme à Blondeau s'étendait, délabrée, en contrebas dans la vallée. De notre poste, nous pouvions facilement discerner la vache borgne et les deux cochons. L'air pur portait les cris clairs et nets d'une dispute, suivis d'un claquement de porte. Mais de voyou, *niet*, avec ou sans lunettes d'approche. Un nuage de poussière au loin nous donna espoir. *Niet* encore. C'était le vieil Horace qui faisait sa tournée dans les bleds oubliés, pour vendre au rabais le pain de la veille et les fruits et légumes talés ou amochés.

À la ferme, les cris s'intensifiaient.

La voix aiguë d'une femme répétant « Sors d'ici » se mêlait aux jappements des chiens et aux grognements de Blondeau qui, à l'arrivée de Horace, sortit en titubant sur le perron et renversa le vieil homme qui déboula l'escalier mollement avant de s'écraser le cul en l'air sans bouger. Blondeau se mit à rire gras, ordonnait à Horace de se lever, le menaçait d'aller le secouer. Oscillant sur ses jambes, il descendit lentement les marches en jurant et il s'enfargea net pour aboutir une jambe passée par-dessus Horace.

Sur le seuil, la femme à Blondeau regardait la scène, scrutait l'horizon, hésitait. Puis elle entra dans la maison et en ressortit aussitôt, un bâton de base-ball à la main. Nous retenions notre souffle en voyant la femme s'acharner à cogner sur son homme, chaque coup vengeant, ainsi que nous le comprîmes plus tard, une bagarre, un bras cassé, les côtes

brisées et le fouet sur le torse de leur fils idiot, litanie d'humiliations et de sévices que le corps ensanglanté et les faibles gémissements du mari ne pouvaient plus stopper. Elle frappait, aveuglée par sa rage et sa haine, possédée par le désir d'en finir une fois pour toutes. Crac! « Clovis! » avons-nous crié en sursautant d'effroi. Blême, défiguré, le fils à Blondeau s'avança vers nous, titubant comme son père, effrayé comme sa mère. Il avait tout vu, comme nous, et il y croyait, pas nous.

Sans voix, nous le regardions pleurer à chaudes larmes, pousser des cris tel un animal amputé par les dents du piège et fouetter l'air avec ses bras démesurément longs. Il mimait les coups de sa mère de la même manière qu'il singeait, grotesque, nos mouvements en ski nautique ou au tennis. Il imitait l'horreur et ses phrases désarticulées semblaient nous implorer. De la vallée nous parvenaient les cris de la mère et ses « Clovis, viens, Clovis » déclenchèrent une réponse automatique. L'idiot s'arrêta de bouger. Mais les appels continuaient et Clovis commença à faire la girouette en tournant sa tête vers nous et la ferme.

— Il veut qu'on aille avec lui, déclara nerveusement Catherine, décodant la première les signaux de détresse de Clovis.

Et lui d'accentuer son message en nous englobant de la main, en dessinant un vaste cercle sitôt strié d'imaginaires coups de pelles et de pioches. Aucun de nous ne voulait descendre voir de près le bain de sang et nous ne savions pas quoi faire. Des Blondeau, nous ne connaissions que Clovis. Rarement la mère était aperçue près du lac et le père, qu'on disait un ivrogne abruti, était fui de tous et, jeté régulièrement hors des deux bars du village. Il battait sa femme et Clovis. Ça, tous le savaient, le vieil Horace ayant rapporté des histoires plus ou moins crues de disputes terribles et d'enfants mort-nés. Plusieurs anciens plaignaient le fermier, héritier de toutes les terres avoisinantes vendues et bues goutte à goutte, père d'une progéniture dégénérée, morte en bas âge heureusement. Sauf Clovis, portrait tout craché du père, jambes arquées, muscles courts et cheveux roux, à la cervelle déformée par les forceps. Et à qui la faute?

Cette folie, aussi, que d'épouser une fille du bas du fleuve, comme si la morue des mers salines s'adaptait à l'eau douce de nos lacs. Son malheur, il était allé le chercher loin, sur un coup de tête que la pauvre Georgine n'a pas oublié, elle, promise de naissance à l'aîné des Blondeau.

Tous ces racontars glanés ici et là avaient solidifié notre mythe de la faute originelle. Clovis, fruit de la désobéissance à l'ordre établi, incarnait dans sa laideur notre incapacité à nous révolter, alors que s'allumait dans nos veines adolescentes l'appel aux barricades. Ce jour-là nous étions divisés. Catherine voulait descendre « aider » Clovis, Vincent était prêt à se ranger du côté de Catherine, Édouard réfléchissait et moi, je suggérai de déguerpir sur-le-champ. Ma proposition les insulta.

— Pour inventer tes cochonneries de mare à couleuvres, t'es *game*, me cria Vincent, mais quand il faut porter secours, tu chies dans ton pantalon!

— Ferme-la, Vincent, pis ouvre grand tes oreilles. Pis toi aussi, Catherine. En bas, c'est du sérieux ou du théâtre. Y'a peut-être eu meurtre...

— Ou seulement des blessés graves. En nous voyant, la mère de Clovis va sûrement regretter sa folie, avançà Catherine d'une voix incertaine.

— Ou nous battre à coups de bâton? Ou nous tirer dessus à la carabine?

J'avais gagné un point. Clovis nous regardait, suppliant pour autant qu'il en fût capable, et il recommença à sautiller tout en prenant Vincent par le bras.

— Lâche-moi, idiot! répliqua Vincent en le repoussant, énervé, et Clovis se remit à brailler, accroupi au milieu de nous.

— Y'est peut-être pas si fou que ça, remarqua Catherine. On dirait qu'il comprend ce qu'on dit.

— Ben, s'il comprend, c'est un maudit hypocrite parce qu'ici, on l'a toujours dit fêlé. Pas dangereux. Simplement innocent.



Le poids des choses ordinaires

Le miroir reflétait enfin l'image recherchée, alliant le geste pondéré à la voix convaincante. J'avais réussi, après des heures de pratique soutenue, à trouver le ton juste et naturel. Cependant, j'hésitais encore entre faire une pause de quelques secondes ou enchaîner. Il me semblait que le rappel subtil de notre devise méritait, sinon des applaudissements, du moins quelques rires intelligents.

Seul dans son bureau comme au sommet, Marceau prépare l'allocution qui doit constituer le point d'orgue de la fête donnée le soir même en l'honneur de sa longue et influente carrière universitaire. Tous les gros bonnets et les aspirants de la Nation seront présents, y compris deux amis d'enfance, Vincent le politicien et Catherine la tragédienne. Dehors, des rumeurs courent : Édouard Rivière, un journaliste indépendant, s'apprête à faire publiquement des révélations qui menacent de faire tomber le gouvernement et obligeront Marceau, Vincent et Catherine à jouer leur réputation.

Publié en 2003 et augmenté d'un avant-propos, *Le poids des choses ordinaires* est un roman social et psychologique toujours frais, portant sur les effets corrompteurs du pouvoir et l'absurde déséquilibre des forces.

Autrice de quatre romans, dont trois publiés chez Lanctôt éditeur (*La leçon de botanique*, *Doubles vies*, *Gueusaille*), responsable de la publication de l'œuvre complète du grand penseur et poète Gilles Hénault et œuvrant dans le monde de l'édition depuis vingt ans, Lise Demers aura contribué à sa mesure au renouvellement de la littérature québécoise. Ses textes, souvent engagés, jamais moralisateurs, sont autant d'appels à un regard lucide sur la société et à l'action pour faire avancer les choses, ordinaires ou non.



Photo : Isabelle Demers